

Ma non troppo

Autor(en): **Mérine del Val**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 36

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

» Outre les fiches, nous possédons un certain nombre de recueils de recettes anciennes, manuscrites ou imprimées.

» Mais ce n'est pas encore suffisant et la Société sera toujours heureuse d'adresser gratuitement le questionnaire sur la médecine populaire à toutes les personnes qui voudraient bien prêter leur concours à l'entreprise. Il suffit d'avisser, par simple carte postale, M. Tappolet, place de la Cathédrale, 5, Bâle »

MA NON TROPPO

La pie est un bel oiseau, dit un de nos vieux proverbes patois, mais quand on l'entend trop souvent, elle ennuie. Il en est de même de cet instrument de musique qu'on appelle l'accordéon. Tout le monde connaît cet appareil qui, en se plissant et en se dépliant, comme une lanterne vénitienne, actionne une soufflerie, laquelle en faisant vibrer des lames métalliques, produit des sonorités monotones et tintamaresques.

Ne nous occupons pas de cet ennuyeux instrument, étudions plutôt celui qui en joue.

L'accordéoniste est généralement un confédéré d'outre-Aar ou un natif du pays où l'orange fleurit. Il n'use pas du tout de son outil pour ennuyer son entourage, comme on pourrait le croire, il en joue pour sa propre satisfaction.

L'instrumentiste donne les auditions le dimanche dès midi et quelques fois le lundi toute la journée; non pas qu'il s'alcoolise au point de vue de faire le *lundi bleu*; s'il accompagne des amis en goguette c'est un prétexte pour lui de se livrer à son passe-temps préféré.

Le joueur d'accordéon ne parle pas, pour la même raison qu'il est sobre, ce qui n'est pas un mérite, dans le cas particulier. Il n'a pas le temps de s'alcooliser, il n'a pas le temps de causer. Il faut qu'il joue, c'est une manie. Il jeûne parce qu'il n'a pas la sensation de la faim.

Quand il commence le dimanche à midi, il continue sans arrêt jusqu'à tour de cadran complet; rien de la journée de huit heures quand il fait de la musique. L'accordéoniste commence par élargir puis comprimer son instrument, ce qui fait rendre à ce meuble deux ou trois raucous accords en manière de prélude. Dès ce moment vous ne pouvez plus l'arrêter que par des moyens violents tels que, incendie du local ou effondrement de celui-ci.

Le répertoire des instrumentistes est plutôt restreint et se borne à trois ou quatre airs. Cet homme de l'art en ressasse un quatorze ou

maison de sa chère Lisette, et peu de semaines après la fête des noces eut lieu. Ces époux estimables vivent actuellement à Paris dans une parfaite union, et se rendent mutuellement heureux,

Cette anecdote prouve qu'avec un cœur bien placé une jambe de bois peut faire son chemin chez des femmes raisonnables, tout comme une jambe de chair et d'os, ce qui fait grand plaisir au *Messenger Boiteux*, et cela pour cause.

FIN

LE LANGAGE DES ANIMAUX

(Au pâturage.)

L'agni : l'herba est bin bouna !

La faille : Medze-la, medze-la !

Lo muton : Tot est bon, tot est bon !

DJAN-DANIET.

Variante :

L'agni : Alein ài bllà !

La faille : S'on vao, s'on vao !

Lo muton : L'herb' est bal' et bouna !

quinze fois de suite, pour varier, il reprend ce même air un ou deux tons plus bas. Et cela continue sans trêve !

Notre musicien aime son accordéon, il s'hypnotise à l'ouïe des sons qu'il en tire.

L'accordéoniste et son instrument sont inséparables, tel Orphée et sa lyre. Quand il joue, il incline légèrement la tête, il semble causer à son instrument, il prend un air inspiré, clôt à demi les paupières, aspire et foule quelques accords, et voilà notre artiste qui roule pour l'idéal rythmant sa prose musicale de la pointe de son pied droit.

Le tableau ci-dessus s'applique à tous les joueurs d'accordéon en général.

Il y a pourtant des différences dans la manière de jouer et dans le choix des airs, selon que l'artiste est confédéré ou Italien.

Les morceaux de nos confédérés se distinguent par une monotone mélodie qui se répète *ad libitum* et longtemps, souvent accompagnée de *jodels* ou de *jouzzées* à faire trembler les vitres, ponctuée quelques fois de coups de talon sonores. Son instrument est souvent orné de pièces nickelées du plus reluisant effet et agrémenté de timbres métalliques sonores qui augmentent le supplice des auditeurs du voisinage. Les airs de nos voisins d'au-delà des Alpes sont plus gais, plus variés, plus à la mode du jour; les accompagnements s'accordent mieux avec les chants, mais ils sont aussi interminables et aussi agaçants.

Encore un caractère commun à tous les accordéonistes passés, présents, futurs et de toutes nationalités : ils sont tous ennuyeux, parfois.

Puissent ceux qui liront ces lignes n'en pas dire autant de celui qui les a écrites... pendant la canicule.

MÉRINE DEL VAL

PATRIE ET DRAPEAU

Nous ne voulons pas éterniser la discussion sur la question du « toast à la patrie » ; aussi bien avons-nous un peu l'impression de donner des coups d'épée dans l'eau.

Oh ! tout autre qu'un Vaudois, sans doute, n'abandonnerait pas pour si peu la partie. Que lui chaudrait-il d'avoir l'air d'un petit Don Quichotte, partant en guerre contre des moulins-à-vent — messieurs les orateurs voudront bien ne point du tout voir malice à cette image. Il continuerait la campagne envers et contre tous. Et les munitions, pour sûr, ne lui manqueraient pas ; certains « toasteurs » lui en fourniraient à satiété.

Son insistance forcerait peu à peu l'opinion.

On écouterait avec plus de curiosité, sinon avec plus d'attention et de recueillement, ces « toast à la patrie » ; on les méditerait, on les disséquait, et l'on ne tarderait pas à s'apercevoir combien, dans le nombre et parmi les plus copieux, ne sont que de pauvres ballons de baudouche, dont un simple coup d'épingle anéantit la majestueuse ampleur.

On sourirait à ces grands éclats, à ces grands gestes, à ces grands mots. Le sourire, en pareille occurrence, est souvent le pronostic du bon sens et le précurseur de la conversion.

On risquerait, en dépit de la solennité de la tradition, quelques petits signes d'impatience, qui s'adresseraient, bien entendu, à l'orateur et non à la patrie. Enfin, à la péroration, les applaudissements seraient plus rares, plus discrets ; et il n'y aurait pas là sacrilège, car neuf fois sur dix le toasteur fait tort à la patrie de ces acclamations, qu'il prend pour lui seul.

Ainsi, peut-être, arriverait-on peu à peu au désir général d'une manifestation plus originale, plus spontanée et non moins solennelle de nos sentiments patriotiques, dans nos fêtes et banquets. Le toast à la patrie n'en serait point pour cela banni : il y en aurait moins, peut-être, ce qui n'en diminuerait pas le prix, au contraire.

Et les orateurs qui s'y risqueraient ne seraient plus que ceux qui savent dire beaucoup en peu de mots.

Mais les pessimistes objecteront que pareille chose est trop belle pour qu'on en puisse espérer la réalisation.

En fait de toasts courts, en voici un. Il a été porté au banquet de l'abbaye d'un de nos villages dont on nous a demandé de taire le nom :

« Citoyens !

» Si jamais les puissances étrangères venaient chez nous, on leur dirait : « Allez chez vous ; nous sommes chez nous ! ! »

Bravo ! Vive l'orateur !

Il a fort bien parlé,

Buvons à sa santé !

Buvons, ons, ons... buvons, ons, ons .. à sa santé,

Il a... fort bien parlé !

Buvons, ons, ons... buvons, ons, ons, etc.

Et maintenant, nous devrions bien plutôt apporter à saluer le drapeau, emblème de la patrie, aimée et respectée, un enthousiasme égal à celui que nous mettons à applaudir les toasts de nos banquets. C'est là du patriotisme élémentaire, si l'on peut ainsi dire, et ce n'est pas notre fort.

A l'occasion des manœuvres du 1^{er} corps d'armée, *La Liberté*, de Fribourg, et *La Suisse libérale*, de Neuchâtel, ont publié, à ce propos, de très justes remarques.

Voici ce que dit, entre autres, ce dernier journal. Nous abrégions un peu :

« D'un pas alerte et cadencé, le bataillon 13 a traversé Neuchâtel. Quand le drapeau a passé, plusieurs spectateurs se sont découverts. Respect à ce geste tout simple, oui, mais presque audacieux chez nous.

» C'est un des étonnements de maints citoyens suisses et d'étrangers nombreux — de Français surtout — de voir combien peu le salut des civils au drapeau s'est introduit dans nos mœurs. Y pense-t-on seulement ? Personne ne nous a enseigné cet acte si simple : le salut silencieux au drapeau, quand un bataillon passe. De tous les gestes par lesquels s'exprime le patriotisme, il en est peu qu'on accomplisse plus aisément. Notez qu'il est silencieux, ce qui ne fait pas sa moindre originalité.

» Allez donc en France, par exemple, et voyez. Il n'y a pas bien longtemps que, passant à Lyon, j'eus l'occasion toute fortuite d'assister aux obsèques d'un général de division. Près de la gare, les régiments de fantassins et les escadrons de cavalerie étaient massés. Quand cette belle troupe défila, serrés coude à coude, au bord du trottoir, les spectateurs regardaient, graves, recueillis ; et, quand passait le drapeau d'un régiment, tous les chapeaux et toutes les casquettes s'abaissaient. Pas d'emphase ; aucune ostentation ; ce salut était habituel et paraissait tout naturel.

» Que n'en faisons-nous autant ? Notre amour de la patrie n'est pas moins authentique que celui des Français. Pourquoi faut-il qu'il demeure si peu démonstratif, aux heures où nous pourrions le souligner d'un geste silencieux et grave ? Hélas, notre patriotisme est en passe de devenir plus bavard qu'aucun autre. A quoi bon tant de discours et de fanfares, si nous ne savons pas, aux rares fois où notre armée défile dans nos cités, saluer le drapeau.

» C'est une habitude à prendre ; c'est un enseignement à donner dans nos écoles.

» Ainsi, mes amis, quand le drapeau de nos bataillons passe, chapeau bas ! » J. M.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO